

LES LIVRES

Serge SÉMÉNOV
La Faim

(Editions Montaigne)

Serge Séménov est un ouvrier, fils d'ouvrier. Dans sa biographie par lui-même, qui vient en tête de son livre, on lit ceci : « J'appartiens depuis huit ans au parti et ma biographie comme membre du parti, comme soldat rouge et comme commissaire militaire est peut-être plus longue et plus intéressante que ma biographie d'écrivain... en tous cas, l'une et l'autre vie, je les dois exclusivement à la révolution. Pour moi personnellement, Octobre fut un bond formidable dans une vie aveuglante, étourdissante. Ce fut un tourbillon, un vacarme, des coups. Il semblait que l'espace s'était élargi et dans cet espace passaient des villes, des gens, des affaires, des années merveilleuses. J'ai versé du sang et le mien. J'ai été sur tous les fronts, sur toutes les frontières, de Mongolie au-delà du cercle polaire... on m'expédia au sanatorium « Zatchvrenie » pour poitrinaires, et c'est alors que je commençai à écrire. Pourquoi me suis-je mis à écrire ? Je ne peux répondre à cette question avec une entière netteté, même à moi-même... »

La Faim se rapporte à l'époque du blocus économique de la Russie en 1919, quand un peuple de cent millions d'êtres humains, par la volonté des maîtres capitalistes de l'Europe, était réduit à une effroyable misère physiologique, littéralement affamé.

...De la soupe à l'eau, du pain, des pommes de terre tout disparaît devant la réalité de l'être qui a faim, tout : famille, amitiés, amour, sentiments. La réalité, c'est la soupe à l'eau, du pain et des pommes de terre. La fille hait son père parce qu'il touche une demi-livre de pain de plus qu'elle. — Ah, il n'est pas question de partage : chacun pour soi férocement ! MA part. On vit dans un demi-sommeil, le corps douloureux vide de pensées, vide d'âme. Les jours se comptent par ceux où l'on mange et ceux où l'on ne mange pas, et jamais on ne mange à sa faim. Touchera-t-on sa ration de pain aujourd'hui ? Non. Le visage se referme. Ce sera demain. Le lendemain rien non plus, le surlendemain rien non plus. Angoisse : va-t-on crever de la faim ? on surveille étroitement ses forces ; on s'observe avec haine...

Mais par dessus de telles souffrances, il y a la Révolution faite par des affamés aussi. Et de ceux-là on pourrait reprocher à Serge Séménov, qui en fut, de ne pas parler assez.

S. T.

BOGHITCHÉVITCH

Le procès de Salonique
(juin 1917)
Ed. Delpuech

Le livre très documenté de Boghitchévitch, ancien chargé d'affaires de Serbie à Berlin, a trait à ce fameux procès de Salonique qui eut lieu en pleine guerre à la suite d'une prétendue tentative d'attentat contre le prince héritier Alexandre, roi actuel de Yougoslavie. Ce procès resta longtemps ignoré du grand public et pour cause. C'est qu'en effet au cours des débats, il fut établi de façon irréfutable que l'attentat de Sarajevo commis par des mains serbes fut machiné par des hommes agissant avec l'appui du grand état-major russe.

Nos lecteurs se souviennent certainement d'un arti-

cle publié dans Clarté même (ancienne série N° 74, mai 1925), par notre camarade Victor-Serge, justement sur ce sujet précis. Victor-Serge s'attachant à rechercher en marxiste les origines de la guerre, écrivait ceci :

« La méthode consistant à rechercher les origines de la guerre dans les actions diplomatiques qui l'ont précédée de trois semaines caractérise à nos yeux l'inconscience peur de la vérité des auteurs bourgeois. Méthode antiscientifique au premier chef. L'histoire ne s'improvise pas. Les actes des gouvernements y sont déterminés, comme toutes choses. Les grands événements sont des apogées ou des dénouements que l'on ne peut étudier en soi, détachés du long travail d'élaboration dont ils résultent, sans fausser toutes les perspectives. »

Nous jugeons indispensable de remettre ces lignes sous les yeux de nos lecteurs pour ceux d'entre eux qui seraient tentés de lire le livre de Boghitchévitch (lecture d'ailleurs intéressante et édifiante).

Les inculpés du procès de Salonique, tous officiers de l'armée serbe, appartenaient à la Société secrète « l'Union ou la mort », dite « Main Noire », fondée en 1911, dont le but était de réaliser l'idéal national serbe, c'est-à-dire de créer une grande Serbie — idéal national qui ne pouvait être réalisé que par une guerre avec l'Autriche-Hongrie. L'Association avait à sa tête le colonel Dimitriévitch, chef du service des renseignements de l'état-major serbe, le fameux « Apis ». Ce fut lui qui — encouragé et poussé par l'état-major russe et avec l'assentiment de M. Patchitch, prépara et ordonna l'attentat de Sarajevo. Plus tard, « l'Union ou la Mort » ou prédominaient les éléments républicains se dressa contre le régime de corruption et de réaction instaurée après l'abdication du roi Pierre par son fils Alexandre, l'homme de l'état-major tsariste et du Quai d'Orsay. Le 10 décembre 1916, M. Patchitch fit ordonner l'arrestation du Comité central de « l'Union ou la Mort », sous l'accusation de trahison.

Les trois principaux accusés, Dimitriévitch (Apis), Malobabitch et Voulovitch, furent condamnés à mort et fusillés le 13 juin 1917, malgré une tardive protestation de Kerensky. Cet assassinat faisait disparaître les témoins les plus gênants des tractations diplomatiques qui précéderent l'attentat de Sarajevo. Les « Alliés » pouvaient plaider non coupables.

Le livre de Boghitchévitch nous restitue tous les documents du procès de Salonique. La vérité complète sur le drame de Sarajevo est maintenant connue, réduisant à néant, une fois de plus, la thèse officielle des responsabilités de la guerre, telle que l'ont soutenue les cyniques coquins des gouvernements victorieux, lors de la signature de l'acte de Versailles.

L. R.

N. BOUKHARINE

La situation
intérieure et extérieure
de l'U. R. S. S.

Bureau d'Éditions

Cet opuscule met à notre disposition le texte *in extenso* du rapport fait par Boukharine à la 15^e Conférence de parti du gouvernement de Moscou, sur la situation générale de l'Etat prolétarien. Au lieu d'une discussion sérieuse sur les problèmes soulevés par le développement de l'économie soviétique, capitaux pour nous, ne peut actuellement être entreprise sans l'appui de ce document ; tous nos camarades doivent lire et étudier ce texte, et le discuter. Certes, nous ne pouvons pas porter tout notre effort sur l'étude des problèmes intéressants directement l'U. R.

S. S., à cause du manque de documentation précise, et aussi à cause des sources souvent corrompues (presse économique bourgeoise), cependant, il faut reconnaître que dans l'état actuel des efforts de stabilisation faits par la bourgeoisie, notre grand réconfort vient de la situation de l'U. R. S. S., et notre soutien doit aussi aller à elle ; nous savons que notre travail et nos idées n'ont leur sens entier et leur pleine valeur qu'à l'échelle mondiale, c'est-à-dire que nous devons pouvoir discuter des problèmes de la construction socialiste, ici ou là. La barrière qui souvent nous empêche de discuter plus à fond ces questions, c'est la pénurie de documents étendus.

L'I. C. met cependant à notre disposition, périodiquement, les principales brochures susceptibles de nous aider et de nous permettre de nous orienter sérieusement. Naturellement, ce n'est pas chose facile, et l'on sait qu'il existe des divergences de vues parfois assez tranchées entre les différents chefs de l'économie soviétique.

Le rapport de Boukharine débute par cinq paragraphes consacrés au « commerce et à la crainte de la révolution » ; ceci pour caractériser d'une façon générale la situation de l'U. R. S. S., considérée par les capitalistes étrangers, tantôt comme un terrain propice aux futures « bonnes affaires », tantôt comme le véritable foyer de la révolution mondiale et, par suite, la source principale de leurs ennuis. Boukharine affirme que, envers et contre tous l'U. R. S. S. poursuit une véritable politique de paix, qui n'exclut pas, bien entendu, la sympathie pour tout mouvement d'émancipation.

Mais quelle que soit l'attitude des pays capitalistes, l'U. R. S. S. travaille dorénavant à la construction socialiste, et (deuxième chapitre) cela constitue « l'édification dans l'entourage ennemi ». Cette édification du socialisme se définit dans son sens le plus large par trois caractéristiques : d'abord la concurrence faite sur le champ mondial à l'industrie socialiste soviétique (1), protégée par le monopole du commerce extérieur, par l'industrie capitaliste ; ensuite le rythme de la croissance de l'industrie socialiste, qui doit permettre l'absorption des éléments du commerce privé, ou capitalisme, existant encore en U. R. S. S., ainsi qu'un armement économique de premier ordre pour les Soviets ; puis la proportion croissante de la part de l'industrie et de l'agriculture industrialisée, qui, sous la forme des trusts d'Etat et des Coopératives, assure la base véritable de la construction socialiste. Tout ceci, bien entendu, ne va pas sans un grand nombre de difficultés.

Un troisième chapitre envisage ces difficultés :

1° La transformation du village : le paysan moyen et pauvre doit être l'allié du prolétariat, il ne faut donc pas l'indisposer : « Toute question économique de l'heure actuelle se rattache directement ou indirectement, mais en dernière analyse se rattache nécessairement à ce problème économique central des rapports de la ville et du village, de la classe ouvrière et de la paysannerie, problème qui est en même temps un problème politique central. »

2° Le chômage : Le chômage existe en U. R. S. S. dans d'assez fortes proportions (180.000 dans le gouvernement de Moscou) et ne peut être absorbé que très lentement, étant donné l'allure peu accélérée du développement industriel ;

3° Les matières premières : Il y a insuffisance de

(1) A ce propos pourquoi ne traduit-on pas l'ouvrage de Trotsky : *Capitalisme ou Socialisme*, qui donne de si précieuses indications ?

matières premières (coton, chanvre, cuir, la surface

ensemencée n'atteignant que 95 % de celle d'avant-guerre).

4° Politique des prix : C'est là la question principale, le nœud de tous les problèmes soulevés par l'alliance de la paysannerie et du prolétariat. On sait comment, dès 1923, le problème des ciseaux, c'est-à-dire l'écart entre les prix des objets manufacturés et les prix agricoles, qui tendait à s'accroître, a été signalé par Trotsky. Depuis, les branches des ciseaux ont été rapprochées, quoi qu'elles tendent de nouveau à s'écarter actuellement. « Notre industrie se développe plus vite que l'agriculture, tandis que l'écart des prix ne cesse d'augmenter. Notre industrie se développe rapidement, les prix de gros diminuent. Mais, en même temps, augmentent les prix de détail que la grande masse des travailleurs doit payer pour se procurer des denrées. En trois ans, les prix de gros de l'industrie ont diminué de 30 %, mais dans le même laps de temps, les prix de détail n'ont diminué que de 3 %, pourcentage infime. « Le problème des prix de gros et de détail doit être énergiquement posé. »

5° Le monopole : Le monopole prolétarien non capitaliste est l'instrument qui permet de manier à peu près à volonté les prix ; mais il y a là justement un danger, qui consiste à user du monopole prolétarien, au profit de la société socialiste de la même façon d'une poignée de capitalistes usent d'un monopole capitalisateur. Il faut, au contraire, user du monopole pour abaisser les prix, pour accélérer la circulation des marchandises entre la ville et la campagne, pour renforcer l'alliance avec la paysannerie. L'économie nouvelle doit se mettre au service du travailleur consommateur. « Chez nous, la production est pour le consommateur, et non le consommateur pour la production. Il faut se le mettre dans la tête. La nouvelle économie se distingue de l'ancienne par le fait qu'elle doit se guider sur la consommation des masses et non sur le profit ; elle ne doit pas poursuivre aujourd'hui un gros profit sans avoir cure de ce qui arrivera demain. Il faut chercher à mettre fin à ce préjugé « anti-consommateur ».

6° Lutte contre la bureaucratie : « Si une organisation économique professe la théorie : le consommateur avale tout ce qu'on lui offre, faisons des économies en élevant les prix », c'est très mal... Voilà la dégénérescence, voilà la bureaucratie. » Boukharine souligne que l'extension de la bureaucratie est liée à une mauvaise politique des prix, et que c'est par là qu'il faut mener la lutte : « De la question des prix découle une nouvelle formule de la lutte contre la bureaucratie, de nouvelles tâches pour les syndicats, une disposition nouvelle des forces de la classe ouvrière et une nouvelle manifestation de son activité. La classe ouvrière saura alors de quoi dépendent les hauts prix, elle sera bien plus intéressée à diminuer le prix de revient... »

« Serrons de près notre ennemi », tel est le titre de la dernière partie du rapport, où Boukharine envisage les résultats de la lutte contre les Koulaks et les Nepmen ; plus que jamais les instruments d'action contre le capital privé sont : le renforcement de la coopération et du commerce étatisé, l'application rigoureuse du plan dans les opérations économiques.

Tel est, dans l'ensemble, le caractère de ce récent rapport de Boukharine. Nous n'avons pas actuellement les moyens de le discuter, mais il convient de faire remarquer que sur la plupart des problèmes agités l'auteur fait mention des propositions de l'opposition, qui seraient toujours radicalement fausses, sans références exactes. Il est donc tout à fait impossible de savoir quelles sont les différences précises